

ANNA ROY

Bienvenue au monde

Confidences d'une jeune sage-femme



LE D U C . S
E D I T I O N S

Bienvenue au monde

**Un jour ordinaire pour une sage-femme,
c'est l'extraordinaire sans cesse répété.**

Des naissances particulières, des rencontres avec des jeunes mères émerveillées, des femmes enceintes inquiètes en consultation, sans oublier ces « nouveaux pères »... Le quotidien d'une sage-femme est extraordinaire, chaque nouvelle journée, unique.

Tel un journal intime, Anna Roy nous livre à travers des histoires vécues inoubliables, tantôt drôles, tantôt émouvantes, des bribes de son quotidien, la réalité des naissances. Elle nous fait revivre page après page **le miracle de la vie.**

Une lecture que vous n'oublierez pas de sitôt.

Anna Roy est sage-femme titulaire à la maternité des Bluets à Paris et sage-femme libérale. Mastérante en sciences humaines à l'ENS-EHESS, licenciée de psychologie clinique à Paris VII, elle enseigne à la faculté de médecine Paris VI aux étudiants sages-femmes, aux étudiants auxiliaires de puériculture au CERPE d'Aubervilliers, et à l'école d'ostéopathie de Paris.

ISBN 979-10-285-0070-2



9

791028 500702

17 euros

Prix TTC France

L E D U C . S
E D I T I O N S

design : bernard amiard

RAYON : PARENTALITÉ

Bienvenue au monde

Avertissement

Par souci déontologique (respect du secret médical), tous les noms, lieux et circonstances ont été modifiés.

Maquette : Patrick Leleux PAO

© 2015 Leduc.s Éditions
17, rue du Regard
75006 Paris – France
www.editionsleduc.com
ISBN : 979-10-285-0070-2

Anna ROY

Bienvenue au monde

Confidences d'une jeune sage-femme

Un ouvrage dirigé par Alix Leduc

L E D U C . S
E D I T I O N S

*À mes parents, pour ce que je suis.
À Nicolas, pour ce que je vais être.
Aux enfants que j'ai aidés à naître.
Aux femmes et aux hommes que j'ai accompagnés.
Aux sages-femmes d'hier, d'aujourd'hui et de demain,
d'ici et d'ailleurs.*

« L'apparition d'un nouvel être est un grand mystère, un mystère incompréhensible (...) Ils étaient deux et voilà qu'apparaît un nouvel être humain, un nouvel esprit, complet, achevé, tel que n'en a jamais créé main humaine, une nouvelle pensée, un nouvel amour. C'est même terrible... Il n'y a rien de plus grand au monde. »

Dostoïevski,
Les Démons (Les Possédés)

Sommaire

Vingt-quatre heures	11
Année zéro	15
De la faculté à la salle d'accouchement	19
Playlists	25
Lumière sur les femmes de l'ombre	29
Hadrien et son lapin	33
Typologie des pères	43
<i>Harder, better, faster, stronger</i>	49
Héloïse X.	53
La femme sage, j'ai mal à ma cocotte !	57
Les babouches de maman	63
Anna et Augustin	67
La toque sur ma tête et la main droite levée	71

Bienvenue au monde

Les épaules du père de Théophile.....	77
Histoires d'instincts	85
Petite musique d'ascenseur.....	89
Réveillons.....	95
Un dimanche à Bamako	99
Le pot de confiture	105
Nuit d'été dans le Marais.....	111
Dame Nature.....	119
Du rififi sur le tapis	127
Les cordonniers sont-ils mal chaussés ?	133
<i>La vita è bella</i>	139
« Il n'y a rien de plus grand au monde... »	145
Colère dans une nuit d'hiver	147
Le jour où je devins mère d'une femme de quarante ans. . .	155
Quatre hommes en une année.....	163
Poésie ordinaire	167
Burn out	173
Champagne !	175
Joie.....	177
Pour une philosophie de la naissance.....	179
Plic, ploc	181
Vous avez dit « orgasmic birth » ?	183
Les triplettes de Passy.....	187
Et conclure ?	191

Vingt-quatre heures

5 h 58. Levée depuis une dizaine de minutes, je m'asperge d'une eau pas trop chaude et le café coule, un peu plus loin. Je n'ai pas assez dormi.

6 h 57. Je dévale les escaliers du métro. Les métropolitains parisiens n'ont pas ravalé leur mauvaise humeur et les lumières électriques ne leur donnent pas bonne mine.

7 h 24. Je compose le code du vestiaire, j'enfile mes sabots rouges vernis, mon pyjama de bloc et mon sourire. Je laisse au placard mes affaires et ma vie. Des stylos, un paquet de cigarettes, un briquet, mon téléphone portable, mon badge. Je suis prêt.

7 h 42. On ferme les portes de la salle des sages-femmes, c'est l'heure des transmissions inter-équipes. On se passe le flambeau, je récupère trois patientes en travail et quelques urgences à gérer.

8 h 03. Je lis les dossiers obstétricaux de mes trois patientes à toute vitesse, pas le temps de traîner.

8 h 12. Je pars à la rencontre des couples. J'examine, je fais le point, je veille, je rassure, j'explique.

8 h 52. Je m'installe pour un premier accouchement. Toujours un fond d'angoisse, on sait toujours comment cela commence mais jamais comment cela se termine. Évidemment, les futurs parents ne perçoivent rien de mon état.

9 h 23. La vie jaillit dans mes mains : bienvenue Salomé. Apgar 10 et 10. Placenta décollé¹.

9 h 40. Je suture la déchirure, consciencieusement. L'infirmière m'appelle, l'autre patiente me réclame. Je me hâte.

9 h 54. Dans la salle d'à côté, le bébé, encore caché dans le ventre de sa mère, ralentit son rythme cardiaque profondément à chaque contraction. La dilatation n'est encore qu'à cinq centimètres. J'observe, je scrute.

10 h 20. Je suis toujours dans la salle, j'ai appelé le chirurgien de garde. Nouveau ralentissement profond du rythme cardiaque, et qui ne semble pas s'arrêter cette fois. Bradycardie. Urgence.

10 h 22. Sondage urinaire, rasage, tenue de bloc opératoire, on ne traîne pas.

10 h 33. On est tous au bloc opératoire, concentrés. J'ai une trouille bleue, dans quel état vais-je récupérer le bébé ?

1. Score d'Apgar : score noté sur 10, évalué par la sage-femme à 1 minute, 3 minutes, 5 minutes et 10 minutes de vie du bébé. Ce score évalue l'adaptation de l'enfant à la vie extra-utérine (coloration, tonus, rythme cardiaque, réflexes) ; le placenta doit être évacué dans les 30 minutes suivant la naissance. S'il ne l'était pas, la parturiente serait exposée au risque d'hémorragie de la délivrance.

Vingt-quatre heures

10 h 41. Naissance. Le petit est une poupée de chiffon, course contre la montre. Je cours en salle de réanimation, la mort aux trousses.

10 h 42. Séchage, désobstruction, ventilation au Néopuff¹. Réveille-toi nom de Dieu ! Allez petit !

10 h 51. Miracle, le tout-petit rosit et son rythme cardiaque remonte. On est sauvés. Il n'est que 10 heures du matin et je suis déjà épuisée.

Je vous passe la suite de cette journée. Ce rythme infernal ne prendra fin qu'à 20 h 45. À 21 h 30, j'avalerais un morceau. À 22 h 30, je serai sous ma couette, et rebelote le lendemain.

Voilà une journée ordinaire de sage-femme. Un jour ordinaire, c'est l'extraordinaire sans cesse répété. Métro, boulot, dodo ? Que nenni !

Quand ce n'est pas une garde en salle d'accouchement, c'est une journée de consultations à un rythme effréné, une garde en suites de couches avec vingt-sept patientes, une journée de visites à domicile à courir Paris avec un sac de cinq kilos sur le dos, ou des cours donnés à des étudiants sages-femmes, j'en passe et des meilleurs.

Ma vie, c'est ça. Jamais d'ennui. Pas assez de sommeil. Beaucoup de travail. Une obscurité sociale, une nuit médiatique. Heureusement que nos patientes sont là pour nous rappeler l'importance de notre profession. Marre de cette époque qui ne valorise que les métiers remplissant les comptes en banque sans œuvrer pour le bien commun. Marre de cette époque qui valorise les antihéros.

1. Masque à oxygène pour bébé.

Bienvenue au monde

Dans la course effrénée de ces presque dix années d'obstétrique, il y a un devoir que je n'ai jamais manqué, celui de noircir mes cahiers de moleskine. Une seule crainte me tenaillait, celle d'oublier tous ces moments incroyables que l'exercice de cette profession m'avait permis de vivre.

Vingt-quatre heures d'obstétrique et d'écriture.

Année zéro

Tout a commencé là, dans le quatorzième arrondissement de Paris. Hôpital Saint-Vincent-de-Paul. Aujourd'hui disparu sous le coup des restructurations hospitalières. C'était un lieu unanimement réputé pour la qualité de la prise en charge des femmes et des nouveau-nés. Inutile de vous dire que sa fermeture a suscité bien des désarrois, mais je ne suis pas là pour vous parler de cela.

Bref, maman avait choisi d'y accoucher. Certaines de ses amies avaient préféré les Bluets ou les Lilas – les modes perdurent parfois – mais elle ne sentait pas les choses comme ça. Maman, elle avait la trouille et voulait être à la pointe des progrès en obstétrique. L'accouchement naturel, ce n'était pas son truc. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle a eu du flair. Bien joué maman.

L'accouchement fut laborieux et difficile. Pas tellement pour maman, qui était sur une sorte de petit nuage et se

contentait toujours de choisir ce que la science offrait de plus confortable : en l'occurrence, la péridurale. Elle laisse entendre qu'elle savourait cet événement inouï qu'elle partageait avec mon père, présent à ses côtés. L'hôpital qui leur ouvrait toutes grandes ses portes leur offrait une sécurité sans faille. Les intellectuels qu'ils étaient avaient pleinement confiance en l'équipe et acceptaient sans rechigner tous les gestes médicaux.

Au final, des heures et des heures de travail. J'avais la tête tournée dans le mauvais sens et personne dans l'équipe ne réussit à me remettre dans le droit chemin malgré les nombreuses tentatives des sages-femmes présentes. Pour ne rien simplifier, j'avais une grosse tête et maman un petit bassin. L'équation semblait difficile à résoudre. Ce qui devait advenir arriva, je me mis à ne plus supporter les contractions et mon rythme cardiaque s'altéra de telle façon qu'il n'y eut plus d'autre choix que de me sortir par césarienne. Direction le bloc opératoire, maman endormie et moi mal en point. Papa passa un sale quart d'heure.

Le 15 août 1985, à midi pile, je pointai donc le bout de mon nez – ou plutôt de ma tête – dans ce nouveau monde. Seulement voilà, la nouvelle-née que j'étais alors avait trouvé l'accouchement trop difficile pour pouvoir respirer seule au dehors. Je fus mise sur la route d'une sage-femme fort douée qui me tira de mon embarras. Dieu, ou je ne sais qui, merci. Cette femme me permit de vivre et donna à mes parents la joie d'avoir une petite fille en bonne santé. Qu'elle en soit remerciée éternellement. Son nom et celui du chirurgien qui fit la césarienne apparaissent encore sur mon carnet de santé.

Voilà donc la situation, maman toujours endormie au bloc et moi, sous assistance respiratoire. Le tableau n'était

pas flamboyant. Malgré tout, on appela mon père pour qu'il voie sa fille.

Papa, dandy dans l'âme, réfractaire par le cœur, réactionnaire toujours, n'était pas du genre à se réjouir facilement. Un pessimiste et un mélancolique fait homme. Seulement ce jour-là, il en fut autrement. J'aimais tant qu'il me raconte cette journée du mois d'août. Un moment de grâce. Basculement dans un autre monde. Mes parents n'avaient pas voulu apprendre le sexe de leur enfant à venir par le biais de l'échographie. Ils avaient pourtant la certitude que j'étais une petite fille. Au cours de la grossesse, maman avait fait un rêve dans lequel une jeune femme se présentait : « C'est moi qui arrive et je m'appelle Anna. » Donc, aucune surprise de ce côté-là pour mon père. Quant à la taille de ma tête dont on lui parla, aucune surprise non plus, il n'avait qu'à se regarder dans le miroir pour comprendre d'où cela venait. Il resta auprès de moi pendant de longues heures, attendant que maman se remette en salle de réveil.

Pour maman, il y eut des moments qu'elle qualifie de cauchemardesques en salle de réveil. Elle se sentait abandonnée, en proie à des impressions terrifiantes, sans nouvelles de son enfant. À un moment, elle aperçut mon père sur le seuil de la porte. Il lui sourit, lui dit quelques mots pour la rassurer et retourna auprès de moi. Lui seul alors fit le lien entre elle et moi.

C'est bien plus tard, quand nous fûmes sorties de nos salles de réanimation respectives, que nous pûmes nous rencontrer. On m'apporta dans mon berceau en plastique transparent que l'on plaça tout à côté d'elle. Son bonheur de me voir était si grand qu'il était indicible. Elle ne me raconta donc rien de cela. Mon père était présent. Maman suggère qu'ils

Bienvenue au monde

étaient l'un et l'autre pulvérisés, sous le coup d'une ivresse très douce et néanmoins violente. Elle évoque à ce propos les vers de Rimbaud :

*« Et les Péninsules démarrées
N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants. »*

Des intellos hébétés ils étaient.

Et elle ajoute qu'elle a passé les huit jours d'hôpital dans un état de ravissement extrême.

Petite fille puis adolescente, j'ai toujours été fascinée par la naissance et la mort, et par l'hôpital. D'où venait-on ? Où allions-nous ? Pourquoi naissait-on ici plutôt qu'ailleurs ? Pourquoi ? « D'où viens-je ? Où suis-je ? Où cours-je ? » plaisantait sans cesse mon père. Peut-être les conditions de ma naissance m'ont-elles prédisposée à de pareilles interrogations et au métier que j'exerce. Et peut-être ne trouverai-je jamais la moindre réponse. Ma soif de connaissances et d'expériences est loin d'être tarie. Mais pas de panique, je ne suis encore qu'une *jeune sage-femme*.

De la faculté à la salle d'accouchement

De l'amphithéâtre Farabeuf, rue de l'École-de-Médecine, à la salle d'accouchement, il n'y a qu'un pas. Un tout petit pas. Mais n'allons pas trop vite en besogne. Flashback.

C'était une journée de juin et j'étais en route vers le sud de la France, attendue pour le mariage de mon cousin. Quelque part entre Aix et Marseille, les incendies ravageaient la garigue et freinaient notre chemin. Immobilisés sur l'autoroute, à quelques dizaines de mètres des flammes, terrassés par la chaleur, nous trépignions d'impatience.

Soudain, ma poche se mit à vibrer. Message de Paris : « *Tu es classée en rang utile ! Bravo !!!* ». En décodé, cela voulait dire que j'avais réussi le concours qui sanctionne la fin de la première année d'étude de médecine, c'est-à-dire en fait de deux années de travail acharné (redoublement compris). Je me rappellerai toujours de la joie qui m'envahit. Une joie

intérieure si profonde qu'il m'est bien difficile aujourd'hui de la retranscrire. Changement total de décor : la chaleur étouffante m'était devenue agréable, la situation à peine préoccupante, l'impatience s'était volatilisée et les flammes anodines et non dépourvues de beauté. Volatilisé mon énervement !

Désormais, grâce à ce concours sans pitié, j'allais avoir le droit de prendre soin des autres. Non seulement j'allais en avoir le droit mais ça deviendrait même mon métier. Les portes d'une nouvelle ère s'ouvraient. Levée d'écrou ! À moi la vraie vie !

Pour ne pas voler la vedette à mon cher cousin, ou pour quelque autre raison de moi-même inconnue, je ne rendis compte du contenu de ce message à personne. Quelques jours d'une intense jubilation secrète...

Une semaine plus tard, convocation rue de l'École-de-Médecine, amphithéâtre Farabeuf. Sont priés de s'y rendre tous les rescapés de l'année. Nous sommes réunis sur les bancs de l'amphi. Les noms sont égrenés un à un. On m'appelle, je choisis sage-femme. Une femme d'un certain âge me tend un papier avec tous les renseignements pratiques pour la rentrée.

Je sors de la fac, complètement sonnée. Aucune envie, comme certains de mes camarades, de pousser des cris de joie ou d'arborer fièrement un stéthoscope autour du cou. Je n'en étais pas du tout là. Ivre de tout et surtout de rien, je fus seulement capable d'arpenter les rues du sixième arrondissement de Paris. Une pérégrination sans but comme le font parfois les fêtards alcoolisés en fin de nuit. J'avais les mains moites et les doigts toujours crispés sur mon papier.

Arrêt au Rostand, mon café préféré, vue directe sur le jardin du Luxembourg, badauds s'inondant de cafés allongés et de lectures, étudiants oublieux de refaire le monde, touristes

fascinés par la vie parisienne. Un haut lieu de pèlerinage personnel. Je prends enfin le temps de lire les informations destinées aux futurs étudiants sages-femmes.

Je suis convoquée à la fin du mois d'août pour une garde d'observation en salle de naissance. Il m'est demandé d'apporter un repas pour le déjeuner et « une paire de chaussures blanches, propres et silencieuses ». La phrase paraît anodine mais pas tant que ça, finalement...

20 août, un hôpital de l'ouest parisien, 7 h 30 du matin, je sonne aux urgences gynécologiques et obstétricales. Inutile de vous dire à quel point j'avais la trouille. Une dame d'un certain âge, tout habillée de vert, que j'identifie rapidement comme une sage-femme grâce à son badge, me fait face. Je bredouille, elle a un ton sûr et efficace.

Marthe me tend une tenue verte en papier et me conduit dans la salle des étudiantes sages-femmes. Elle m'y laisse et me précise qu'elle revient dans cinq minutes. Hébétée, j'attends sagement qu'elle revienne, mon sac à main toujours à l'épaule. Peu après, la revoilà, goguenarde :

– *Mais enfin, vous n'êtes toujours pas habillée ?*

Comment ça habillée ? Elle rigole j'espère ! Je ne vais quand même pas me mettre en sous-vêtements dans une pièce qui ne ferme pas à clef et dans laquelle les gens ne cessent d'aller et venir ? Eh bien si ! Marthe me redonne cinq minutes et cette fois, il ne m'en faut que deux : me voilà en tenue, mes mocassins blancs aux pieds, les fameuses « chaussures blanches, propres et silencieuses ». Je regarde mon reflet dans le miroir avec un rien de fierté.

Marthe est de retour. Elle me toise et éclate de rire. Je ne comprends plus rien !

– *Anna, qu'est-ce que c'est que ces chaussures ?*

Décidément, je ne vis pas sur la bonne planète. Je me suis pris la tête pendant deux mois pour les trouver ! Les vendeuses du Bon Marché – bel exemple d’antiphrase – se sont même mobilisées pour répondre aux critères de ladite paire de chaussures ! Et voilà que l’on se moque ! Je viens tout à coup de comprendre : il fallait des sabots de bloc. Bon, je la fais bien rire, c’est déjà ça. Marthe m’attrape affectueusement par le bras et, tout en me conduisant dans les couloirs, m’explique que j’ai de la chance, que je verrai de nombreux accouchements aujourd’hui. Nous croisons sur notre chemin quantité d’individus dont je peine à identifier la fonction.

– *Bonjour monsieur. Bonjour madame.*

Encore des rires. Manifestement, je ne maîtrise pas les codes sociaux d’usage en milieu hospitalier.

Nous voilà dans le « central », le lieu stratégique de la salle d’accouchement. Autour de cet endroit se distribuent toutes les salles de travail. Un bureau immense, avec des ordinateurs et des piles de dossiers. Un grand tableau blanc avec des noms de famille entourés de hiéroglyphes. Je tente de déchiffrer... Impossible. C’est de l’ouzbek ou bien du chinois. Les odeurs qui s’exhalent sont fortes, nauséabondes et encore inconnues. Des « bips-bips » continus, des râles, des cris, des claquements de chaussures, des discussions vives, on peine à s’entendre ici.

– *Allez c’est parti, je vais faire l’accouchement de la salle 7, suivez-moi ! De toute façon, les choses sont simples aujourd’hui, vous ne me quittez pas d’une semelle.*

Aïe, aïe, aïe. Je sens le stress monter. Nous entrons dans la salle. L’odeur des détergents hospitaliers me prend à la gorge. Je me présente à la parturiente. Marthe me tend un

tabouret sur lequel je m'assieds. Je la regarde s'agiter et se déguiser avec l'aide d'une infirmière. La patiente est installée en position gynécologique et son mari lui tient la tête. Marthe crie :

– Allez-y poussez... Encore, encore, encore... Plus fort que ça... Comme si vous étiez très constipée... Reprenez tout plein d'air et on recommence... C'est bien ce que vous faites...

La scène me paraît surréaliste, Martine a ses doigts dans le vagin de la patiente, elle crie, elle demande de pousser. Mais pousser quoi ? La parturiente semble en difficulté.

– Bravo, c'est génial ce que vous faites. Votre bébé avance, on voit ses cheveux !

On voit les cheveux de qui ? Je m'approche pour regarder. Ciel ! Diantre ! Fichtre ! Je n'en reviens pas. Ce que Marthe dit est vrai, il y a le sommet d'une tête entre les jambes de la patiente. Je me rassois, c'est trop pour moi.

Puis le visage, les épaules et le reste du corps. Un cri. Celui du nouveau-né. Je suis au bord de la crise d'apoplexie. Je n'ai rien vu de ce qui s'est passé ensuite. Tant j'étais subjuguée par l'arrivée de ce nouvel être. Avec moins de temps qu'il ne faut pour le dire et encore moins pour me remettre de mes émotions, Marthe m'entraîne de nouveau. J'ai bien peur de ne pas réussir à terminer la journée.

– J'ai trois urgences à voir, suivez-moi. Tout va bien ? Vous avez plutôt bien résisté, vos collègues qui sont passées avant se sont évanouies.

Et c'était parti pour le bal des urgences. Je ne comprenais pas ce qu'elle cherchait, ni ce qu'elle palpait et encore moins ce qu'elle examinait. Elle lisait des dossiers écrits en cyrillique ancien. Elle demandait aux infirmières des prises de sang aux noms barbares :

Bienvenue au monde

– *Il faut prélever pour Mme X., une NFS plaq, un iono, CRP, transaminases, gamma GT, bili...*

Pas une seconde de répit.

– *Faut que j'aille faire l'accouchement de la salle 3.*

J'avais bien l'impression que Marthe voulait ma peau. Remettre ça, encore ? Cette femme est une sur-femme, ce n'est pas possible autrement. Nous avons virevolté toute la journée durant. Elle avait fait naître trois enfants, vu treize urgences, assisté à la pose de quatre péridurales, réanimé un enfant, fait quinze examens cliniques de femmes en travail.

Je terminai la journée épatée par tout ce que j'avais vu. L'apparente rudesse de Marthe ne m'avait pas effrayée et j'étais bien décidée à être à la hauteur de ses exigences afin qu'elle me transmette son savoir et son expérience. J'avais trouvé ma nouvelle héroïne.

En attendant, il me fallut treize heures d'un sommeil de plomb pour récupérer de ma garde d'observation.

Quel bel été que celui de mes dix-neuf ans. La vie s'annonçait dure mais captivante. La hâte me tenaillait.

Playlists

Depuis peu de temps, on a vu fleurir un drôle de phénomène, celui de la « playlist ». Certaines futures mères choisissent d'accoucher en musique. Et pourquoi pas ? Il est désormais d'usage de voir arriver les parents en salle d'accouchement avec ordinateur portable, mini-enceintes et lecteur de musique. Ils ont préparé pour l'événement une compilation de leurs musiques favorites, comme pour une fête d'anniversaire, un mariage, un vernissage, une pendaison de crémaillère, que sais-je encore...

Cela les rassure, les distrait, leur permet de se créer un cocon dans un univers hospitalier parfois... inhospitalier. Très bien. Ça peut détendre. Je penserai d'ailleurs à emporter ma musique lors de ma prochaine consultation chez mon généraliste ou, pourquoi pas, chez mon notaire !

Mais... car il y a un mais ! Accoucher en musique, c'est une chose, mais travailler en musique, c'en est une autre, même si la musique est bonne. Eh oui, on a tendance à les

oublier. Oublier qui ? Les sages-femmes, les médecins, les infirmières, les aides-soignantes, les auxiliaires de puériculture et j'en passe. En salle d'accouchement, ces personnes ne vivent pas le moment le plus important de leur vie et elles travaillent là tous les jours.

Tout cela pour dire quoi ? Non pas pour décourager les jeunes parents d'arriver avec leurs morceaux de musique favoris, bien au contraire. J'aime bien entendre une chanson à la maison, en soirée ou ailleurs et me rappeler la naissance d'un enfant, c'est plutôt poétique.

Une nuit, c'était bizarre. J'étais tombée sur deux patientes fans de chanteuses québécoises à voix. L'une était une inconditionnelle de Céline Dion et l'autre une adoratrice de Lara Fabian. Vraiment pas de bol ! Je devais me faire entendre de la première en profitant des reprises de souffle parcimonieuses de Lara Fabian. Ma patience me paraît d'ailleurs aujourd'hui invraisemblable. Quant à la seconde, elle avait accouché vers six heures du matin et présentait une déchirure compliquée du périnée. C'est une heure où il est déjà difficile de suturer : la vision se dédouble sous l'effet de la fatigue. Je savais que j'en avais au moins pour une heure et ma tête me faisait l'effet d'être une énorme courge. Je transpirais à grosses gouttes sous ma charlotte, mon pyjama, ma casaque stérile, mes chaussettes, dans mes sabots, mes gants, avec la chaleur du scialytique¹ sur la tête tandis que je me concentrais pour exécuter cet acte précis et délicat. Et la voix aiguë de Céline Dion me vrillait le cerveau avec son célèbre refrain « Pour que tu m'aimes

1. Système d'éclairage utilisé en milieu hospitalier.

Playlists

encore », suscitant une impression cauchemardesque qui me semblait ne jamais devoir prendre fin.

Je sortis de cette garde avec une « vraie » aversion, comme on dit aujourd'hui (tout serait-il donc faux qu'il faille ainsi préciser ce qui échappe à pareille fatalité ?), une aversion durable pour la chanson québécoise.

À vous, futurs habitants des salles d'accouchement, n'hésitez pas à demander aux membres de l'équipe si la musique ne les dérange pas et si vos goûts concordent avec ceux de la sage-femme !

Vive l'accouchement en musique !

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Bienvenue au monde

Anna Roy



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous à la lettre des éditions Leduc.s et recevez des **bonus**, **invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

L E D U C . S
E D I T I O N S